

# Le feuilleton : Cambillon : conte d'autrefois tel que me l'a dit Jean-Louis : [suite]

Autor(en): **Cérésole, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 49

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225532>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Ecoutez-voir, madame Perrotzet. Je suis de l'avis du buraliste. Votre colis est à refaire. Si vous voulez passer à ma boutique, dans un moment, je vous arrangerai ça. J'ai tout ce qu'il faut pour l'emballage.

La Fanchette, heureuse de cette aimable proposition, accepta.

— Vous êtes rudement gentil, François, de me sortir ainsi de l'embarras. Et puisqu'il faut refaire le colis, je veux y ajouter une bouteille de notre vieux kirsch. Je suis sûre que ça fera plaisir à mon frère et je pense que, dans ce pays-là, ils ne doivent pas savoir ce que c'est qu'une bonne goutte d'eau-de-cerises distillée à la maison, au petit alambic. Vous mettez aussi quelques tablettes de chocolat pour les enfants. Il y en a déjà deux, nés là-bas. Dans une demi-heure, j'enverrai ma gamine avec la bouteille et une lettre que vous mettez dans le colis. J'ai d'abord fait de mettre deux mots pour qu'ils sachent ce qui se passe par ici. Je mettrai aussi le dernier Conteur où il y a justement une de ces bonnes blagues en patois, de Marc à Louis. Cela fera rire David.

Une heure après, l'épicier avait préparé le colis. La Fanchette en prit possession et alla le consigner.

— Le voilà, ton colis, dit-elle au buraliste. J'espère que, cette fois, il sera en règle. Jamais je n'aurais cru qu'il fallait tant d'histoires avec votre poste.

\* \*

Trois mois après, le facteur se dirigea vers la « carrée » cossue des Perrotzet, tout au bout du village. La Fanchette était au jardin, en train de cueillir de la salade.

— Hé là-bas ! Madame Perrotzet ! Une lettre qui, d'après les timbres, me fait l'effet de venir d'un peu plus loin qu'Echallens.

La Fanchette s'essuya les mains à son tablier et jeta un coup d'œil sur l'enveloppe.

— C'est sûr, facteur, qu'elle vient de loin. C'est l'Elise, ma belle-sœur d'Australie qui aura reçu mon colis. Je lui avais envoyé quelques gourmandises du pays, pour lui faire plaisir. Pourvu que la bouteille de kirsch soit arrivée entière !

Et, en hâte, elle rentra à la cuisine pour prendre connaissance de la lettre qui disait ce qui suit :

Ma chère Elise,

On ne veut pas attendre une paire de semaines pour te faire savoir qu'on a bien reçu ton colis en bon état et qu'on t'en remercie mille fois. A quoi as-tu pensé, ma chère Fanchette, de nous gâter de la sorte ! Si tu avais pu voir David sortir son couteau militaire qui a un tire-bouchon, pour vite goûter ce kirsch. Tu n'aurais pas pu lui faire un plus grand plaisir, vois-tu. Et les enfants ! Si je les avais laissés faire, je crois que les huit tablettes de chocolat y auraient passées, et pourtant on sortait de dîner. Le bourefâ était en parfait état parce que tu l'avais choisi bien sec. On le goûtera dimanche. Je voulais mettre des côtelettes de kangourou, avec des haricots, mais je crois que ton bourefâ leur fera plus plaisir. Quel dommage qu'on n'ait pas des poireaux, par ici, pour mettre avec. Ça nous rappellerait les bons diners de campagne, dans le canton de Vaud. On y pense souvent, à notre beau pays. Mon homme me disait encore hier, en rentrant des champs : « Charrette ! Vois-tu, Elise. On avait tout de même de rudes bonnes choses, chez nous, à la maison. Il y a des moments où je donnerais bien trois moutons pour trois débris de Burignon ! » Que veux-tu, Fanchette... C'est le Vaudois qui ressort. Autrement, tout le monde est bien. Et à la fin de l'année, on trouve tout de même son compte, après avoir passé par bien des tracés. C'est comme partout ; on n'a rien sans peine. Il faut travailler dur et je n'ai pas souvent le temps de me regarder dans la glace, surtout depuis qu'il y a les enfants.

Ce que tu m'écris, rapport à l'Adèle au boursier, ça ne m'étonne pas. Ça a toujours été une coureuse et sa « chenoille » d'homme, le Philippe, ne valait guère mieux qu'elle. A propos de ce Salomon Brounesvique, pourquoi ton père y achète encore ? Il doit pourtant se rappeler

comme il a été enguésé avec la jument, la « Gri-se » qui a été possive et qu'il avait pourtant payée le lard du chat. Afin bref. Je ne veux pas t'ennuyer avec ces histoires, mais si tu vois l'Albert, le dragon, dis-lui qu'on n'a pas encore mal tourné, comme il le prédisait à tout le monde, quand on est parti. Bien au contraire. En tout cas, je ne changerais pas mon David contre lui, tout dragon qu'il est.

Là-dessus, bien des choses à tout le monde, par chez vous. Embrasse bien père et mère et les enfants. J'ai lu dans une « Gazette » que les pommes de terre ont bien donné, en Suisse. Tant mieux ! J'allais oublier de te dire de nous abonner au « Conteur Vaudois » pour trois ans. Ça nous rapprochera du pays. Tu régleras ce que ça fait et on s'arrangera quand on viendra, probablement en 1936, si on est encore de ce monde.

Ça fait que, porte-toi bien et écris-nous un peu plus souvent.

Affectueusement,

Elise.

F. Wœfli.



CAMBILLON

Conte d'autrefois tel que me l'a dit Jean-Louis.

Pipe-en-bec, un peu surpris de se voir si lestement exaucé par son accorte bourgeoise, se trouva donc tout à coup seul au logis, maître de céans, tenant en main le pochon, absolument chef et roi devant la marmite de son foyer.

— Commençons voir d'abord par en bourrer une, se dit-il à haute voix. Ça donne des idées... Coquine de Zélie, va ! Comme elle a promptement compris et défilé la parade ! C'est qu'elle est fine comme un grillet... Maintenant, ce n'est pas le tout que ça : il s'agit de me tirer sans trop de vergogne de mon pari ; sinon, gare les vengeances ! pauvre Trabetzet !... Tout d'abord, saperlotte ! c'est qu'il faut commencer par relayer. Ceci veut encore aller tout seul... Bon !... Mais, après, quel plat faudra-t-il bien mettre cuire ? Midi est bientôt là... Des macaronis, on en a eu hier... Des choux, on a mangé le dernier dimanche... Attends voir, Casimir Cambillon, tu n'es pas si bête : quand on tient le pochon par le manche, il faut savoir s'en servir à son goût et selon sa fantaisie... C'est en règle. Je m'en vais me préparer mon plat, celui que je préfère, celui que Zélie me fait de sept en quatorze, quand j'ai fait une bonne tirée, et que mes reins sont démanquillonnés... J'entends une bonne, une puissante bouillie au riz et au fromage, quelque chose de cossu, de ravigotant, de réussi, qui ait là, du goût, de l'odeur et du remontant... Oh ! la bouillie au riz, mes amis ! la bouillie au riz, bien épaisse, grasse mêlée avec du beurre et de belles tranches de bon demi-gras, capable de faire tenir droite la cuiller et de remplir tout le district d'un parfum à faire éternuer les jaloux... Oh ! mes amis ! la bouillie au riz, mais c'est mon bonheur ! c'est toute mon enfance ! Je m'en vais m'en préparer un plat, mais un plat, à ma guise, et dont Zélie me dira des nouvelles... A l'œuvre, Casimir ! Soyons d'attaque !

Pipe-en-bec eut en vérité un beau moment de joie, d'indépendance et d'enthousiasme. A l'avance, en songeant au plaisir entrevu et promis par son génie, on eût pu le voir se poulécher les babines et l'entendre fredonner une petite marseillaise de circonstance :

Aux armes, Pipe-en-bec !  
Prépare bien ton bec !

Sur quoi, il crut entendre un vieux pic de la forêt dire en passant, dans un écho plein d'impertinence :

Désarme, Pipe-en-bec !  
Sinon, gare à ton bec !

— Poison de pic ! va, se dit Casimir. Qu'il

se mêle de ce qui le regarde ! S'il y a des diables pour faire parler les oiseaux aujourd'hui, qu'ils viennent seulement ici se faire vousoyer. On n'en a pas peur.

Sur ce, Cambillon prit une poignée de rebibes, entassa joliment son bois sur le foyer et y mit le feu.

A peine avait-il vu la flamme des copeaux s'élever gaîment en l'air, qu'il entendit une autre voix, très connue celle-là, celle de « Pinzon », sa petite vache valaisanne, qui se mit à beugler à l'écurie.

Parbleu ! c'était son heure, et la pauvre bête négligée avait l'air de bramer en des accents suppliants :

O Zélie !  
Tu m'oublies !  
Que j'ai faim,  
Dans mon coin !

— Oui, oui, ma Pinzon ! Casimir est là ! N'aie pas peur. Mais attends une minute... Il faut que j'aille, avant toute chose, chercher de l'eau, sans quoi mon feu flambera pour rien et ma marmite me fera des farces.

Sur ce raisonnement, Cambillon prit sa boille et alla la remplir à la fontaine. A son retour, il en versa trois bonnes casses dans la marmite et se mit à souffler avec ardeur sur les tisons fumeux d'un bois trop vert.

— Pouh ! Pouh !... Tu vas rire, ma Zélie, en goûtant la bonne assiette que te prépare ton mari. Pouh ! c'est tout plaisir... Pouh !... Diable de fumée !...

Au moment où il se redressait pour se frotter les yeux et s'essuyer deux larmettes tombées au champ d'honneur, les mugissements plus accentués encore de Pinzon se firent entendre de l'étable

— Encore !... Un peu de patience !... Ne faut-il pas, avant que d'aller gouverner, que je verse dans l'eau mon riz pour l'attendrir et le faire crever ??... Pardine ! Minute ! Pinzon, on y va.

Cela dit, Pipe-en-bec dénicha un petit sac de riz bien fermé : il en versa le tout dans la marmite, et, armé de son pochon, il se remit à remuer avec un sérieux qui avait l'air de dire :

« Une heure solennelle sonne !... Moqueurs et jaloux, ne m'embêtez pas ! »

En vérité, l'ancien commis et taupier en retraite était beau à voir dans cet instant de grave et sérieux office.

Cependant, sa majesté eut à souffrir subitement d'un accroc qui lui fut pénible : un coup malencontreux du pochon vint heurter sa pipe ; elle tourna dans ses dents, et, le couvercle ouvert, son contenu tabagique tomba dans la marmite.

— Poison de couvercle ! cria Pipe-en-bec avec angoisse. Voilà une sorte d'épice que Zélie n'a pourtant pas mis souvent dans ma soupe... C'est égal ! Casimir ! Allons toujours ! Brassons le commerce ! Gare au brûlon ! La vapeur saura bien corriger le goût et faire filer le Griesbach.

Dans cet instant de réflexions quelque peu angoissées, la vache de Trabetzet mugit pour la troisième fois.

(A suivre.)

Les jolis trousseaux s'achètent toujours  
chez L. BROUSOZ  
**AU TROUSSEAU MODERNE**  
**MORGES**

**Le dimanche...**

Le dimanche, je me promène  
N'importe où, mais sans oublier  
Pour rester frais, dispos, amène,  
De boire un « DIABLERETS », aimé.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.  
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.